L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, No 75 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS,
MERCREDI MATIN, 28 JUIN.

FEUILLETON.

SURCOUF

PAR

ERNEST CAPENDU.

PREMIÈRE PARTIE.

LE HASARD.

V.

L'ABORDAGE.

(Suite.)

— Mais, commandant, ce sont bien les barriques du Français après lesquelles nous avons tiré.

— Impossible!

— Je vous affirme, commandant, dit encore le canonnier tout interdit.

— Qu'est-ce donc cela veut dire? Faites venir un maître, et qu'il aille immédiatement visiter ces marchandises; ou plutôt, Edwards, descendez vous-même, cela mérite explication.

L'officier, accompagné par une escouade de marins, obéit aussitôt.

Le commandant se promenait en réfléchissant sur le pont.

Pendant ce temps le Hasard, faisant force de voiles, approchait rapidement.

— Eh bien? fit le commandant anglais en voyant le jeune officier remonter sur le pont.

— Eh bien, commandant, le fait est singulier: mais les cinq barriques remplies par le Français, avec un luxe de minutieuses précautions, ne renferment que de l'eau de mer.

— Et les caisses?

— Leurs, défoncée par mes ordres, contenait du sable.

— Hourra! cria l'équipage français. Vive la France!

Et le navire coupis, quittant enfin le champ de bataille, mit le cap au nord sous la protection du pavillon républicain, déployant son drapeau national.

Le lendemain, vers le milieu de la nuit, le "Triton" mettait à la cap en vue des feux de Madras.

Sur l'ordre du capitaine corsaire, une chaloupe fut mise à l'eau et mouillée à la mer.

Alors le commandant Williams, en présence le jeune midshipman demeuré à bord de la frégate.

— Vous êtes libre, lui dit-il; descendez dans cette embarcation, gagnez la terre et soyez heureux!

Le jeune homme s'inclina sans répondre.

Reconnaissant, comme homme, envers son adversaire qui lui avait sauvé, comme aglas, de tant de devoir à l'heureux adversaire de son pays.

Néanmoins, au moment où il passait le pied sur la marche de l'escalier extérieur du navire, son oeil bleu se leva humide sur le corsaire Français, et, saisissant l'une des mains de Robert, il la pressa fortivement dans les siennes.

Puis, il sauta dans la chaloupe et arma les avirons.

— Le "Triton" se remit en marche.

Au moment où le canot, monté par le midshipman, passait sous l'arrière du navire anglais, un cri de joie retentit sur le pont, tellement surpris de l'acte de démence qu'accomplissait le corsaire français, en vérité se jeter sous les batteries du "Triton" que quelques minutes de confusion suivirent les ordres donnés par le commandant.

Le longre, lancé comme un boulet, rasant de nouveau l'ennemi avant que ce dernier eut eu le temps de se préparer au combat.

Tout à coup, une détonation épouvantable ébranle le navire de la Compagnie des Indes.

Des cris partent de l'intérieur.

— Le feu dans la cale!

C'est la caisse embarquée par le negrier qui, remplie de poudre et de salpêtre, vient d'éclater sous les pieds des anglais.

Robert avait combiné son plan d'attaque avec une précision incroyable, au risque de se faire sauter lui-même.

Alors, profitant de l'émotion générale, les grappins du "Hasard" s'enlacent dans les agrès du tribord du "Triton" avec la rapidité de l'éclair.

Les basses vergues du longre servent de pont de communication entre les deux navires.

— Sauve tout le monde! cria Robert en sautant sur le pont.

Les Français, la pique, la hache à la main, le poignard aux dents, les pistolets à la ceinture, tombent sur l'avant du vaisseau.

Le "Hasard" que l'on n'a pas songé à amarrer solidement, pose sur les grappins, vibrant sous l'élan qui le dérive.

Plus de retraite pour les corsaires: il leur faut vaincre ou mourir.

Les Anglais, surpris, épouvantés, tombent coup sur coup. L'officier de garde a la tête fendue par la hache de Malentrain; le premier-maître est frappé d'un coup de pistolet; le maître d'équipage meurt, le crâne fendu